

Vrbková, Vlasta

[Deloffre, F. Stylistique et poétique françaises]

Sborník prací Filozofické fakulty brněnské univerzity. A, Řada jazykovědná. 1971, vol. 20, iss. A19, pp. 255-256

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/100745>

Access Date: 27. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

les temps choisis sous un aspect sémantique. Ses observations provoquent le lecteur à réexaminer attentivement les idées „traditionnelles“ concernant les temps, dont il parle. Ses observations apportent une aide efficace à ceux qui parfois hésitent entre le choix de l'imparfait et du passé simple et également à ceux qui doivent l'expliquer aux autres.

Zdenka Stavínohová

F. Deloffre: Stylistique et poétique françaises. Paris, Société d'Enseignement supérieur, 1970, 214 pp.

Les buts que se pose la Stylistique et poétique française de M. Deloffre sont bien pratiques. Ce livre recueille le gros du cours de seconde année, que l'auteur avait fait aux étudiants de la Sorbonne en 1969—70. Il est destiné aux jeunes, à leur initiation dans le vaste domaine de la philologie et il doit surtout les orienter dans leur lecture, les aider à franchir les obstacles que peuvent poser la forme ainsi que le contenu d'une oeuvre littéraire.

Dans chacun des dix chapitres, l'auteur prend un texte littéraire pour point de départ de ses analyses de style et de poétique. Le fait que les textes sont disposés suivant l'ordre chronologique répond à l'idée que M. Deloffre se fait de la stylistique. Selon sa conception, la stylistique est à classer parmi les sciences historiques, car elle ne peut aboutir à des résultats positifs que dans mesure où elle tient compte des faits de langue, des données sociales et culturelles d'une époque. Le caractère historique de la stylistique paraît indéniable notamment lorsqu'on a affaire aux textes rédigés en français du moyen âge ou en français classique. Dans ce cas, l'examen stylistique proprement dit est forcément précédé de la critique textuelle verbale. Bien qu'il soit possible de séparer les explications de grammaire historique des analyses de style, en conférant plus de concision à celles-ci, l'auteur ne tient pas à réaliser cette séparation, ce qui d'ailleurs est parfaitement en accord avec les buts didactiques de sa Stylistique. Il recourt volontiers, et avec beaucoup de compétence, aux faits de grammaire historique et a soin de souligner les divergences de morphologie et surtout de vocabulaire entre la norme de la langue actuelle et celle de l'époque où le texte analysé a été rédigé. C'est ainsi que, par le biais d'une analyse stylistique, on parvient à une meilleure connaissance des étapes successives dans le développement de la langue française. Pour M. Deloffre, il n'y a de stylistique que dans le cadre de la diachronie. „Il serait faux de croire“, affirme-t-il, „qu'un lecteur moyen n'ait qu'une vision statique de sa langue. Dès l'âge tendre, il commence à avoir la conscience, bien que d'abord vague, de l'aspect temporel de la langue, du niveau „archaïsme“.“ Au fur et à mesure qu'il s'instruit, cette conscience devient plus nette. L'un des buts de la stylistique doit être justement d'appuyer par une étude systématique l'évolution naturelle de la conscience linguistique qui tend à la constitution des plans superposés dans le temps. Par surcroît, l'interprétation des textes de différentes époques permet d'entrevoir les larges possibilités d'exploitation des connaissances en grammaire historique qui représente pour la plupart des étudiants un système sec, dépourvu de tout intérêt et d'utilité.

La méthode, ou mieux dit, les méthodes de Frédéric Deloffre nous paraissent un mélange fort heureux de différentes approches de la stylistique. Dans son ouvrage, on retrouve partout le même bon sens et la même souplesse d'esprit, appuyés sur une culture d'une profondeur étonnante. Dans ses analyses, M. Deloffre prouve ses qualités de grammairien (cf. son livre intitulé *la Phrase française*, paru dans la même édition et traitant des problèmes de syntaxe), de versologue (cf. son étude sur le vers français, toujours dans la même édition) et de connaisseur initié de l'histoire de la littérature française. Pourtant, son érudition n'empêche pas, comme c'est souvent le cas, une lecture spontanée et „sans oeillères“ des textes analysés. Le texte littéraire ne devrait à aucun prix sortir de l'analyse déchiquetée, réduit en morceaux, dépouillé de son charme. L'impression du lecteur, qui est au début de tout analyse de style, se retrouve à sa fin, mais cette fois beaucoup moins subjective, car l'analyse a découvert „les raisons objectives qui fondent cette impression.“

La structure stylistique d'un texte implique presque tous les plans de la langue, considérés du point de vue de leur expressivité, sans qu'il soit pour autant indispensable de se livrer dans chaque cas à une analyse détaillée de tous ces plans. Le trait de génie du stylisticien consiste justement à définir la spécificité d'un style en relevant „une déviation stylistique individuelle à la forme habituelle“, expression reprise par l'auteur à l'éminent stylisticien Léo Spitzer. Nous croyons d'ailleurs que ce dernier a laissé une profonde empreinte dans la méthode de M. Deloffre. Celui-ci ne procède jamais à une analyse exhaustive de la structure stylistique. En analysant un poème, il se contente de l'étude des figures de style (cf. l'analyse de l'Aveugle d'André Chénier), des alliances de mots, caractéristiques d'une poétique (cf. le poème de La Fontaine Les deux Pigeons), de la construction des images (cf. l'analyse du poème d'Yves Bonnefoy). On peut aussi

saisir le style d'un poète en relevant certains archaïsmes et impropriétés d'emploi caractéristiques (nous pensons notamment à l'analyse du poème intitulé *Le son du cor* de Paul Verlaine). Dans le chapitre consacré au problème d'attribution des *Lettres portugaises*, l'auteur prouve que par la seule étude d'un schéma à la fois grammatical, sémantique, rhétorique et psychologique, on obtient un critère infaillible pour l'identification de Guilleragues en tant qu'auteur des *Lettres portugaises*.

A plusieurs reprises, le professeur Deloffre montre son scepticisme à l'égard de l'application des méthodes „exactes“ en stylistique. Sans partager entièrement son scepticisme, nous convenons avec l'auteur que les méthodes „traditionnelles“ se sont avérées jusqu'ici plus efficaces et en même temps plus économes en stylistique. Il ne faut pas non plus oublier que les méthodes exactes, bien qu'elles puissent apporter des résultats remarquables, ne peuvent prétendre égaliser en intérêt les méthodes traditionnelles. Pour un lecteur passionné, les déductions des analyses traditionnelles, malgré leur empreinte subjective et peut-être justement à cause d'elle auront toujours plus de charme que les opérations des ordinateurs. Pour instructives qu'elles soient, les sorties des ordinateurs ne sauraient enrichir les capacités intellectuelles du lecteur.

La clarté dans l'exposition des idées et la manière dont on confère de l'intérêt même aux faits „arides“ de grammaire et de vocabulaire font de la *Stylistique* de M. Deloffre une lecture aussi agréable qu'enrichissante.

Vlasta Vrbková

I. Piirainen: Graphematische Untersuchungen zum Frühneuhochdeutschen. Berlin, Walter de Gruyter, 1968. 270 S. (*Studia Linguistica Germanica* 1.)

Die hier anzuzeigende Arbeit erschien als erster Band der „*Studia Linguistica Germanica*“, die von L. E. Schmitt und Stefan Sonderegger herausgegeben werden. Wie den Titeln der übrigen angekündeten Bände zu entnehmen ist, will sich die Reihe sowohl modernen methodologischen Ansätzen als auch sprachtheoretischen Aspekten aller Disziplinen der breit orientierten Germanistik widmen.

Der vorliegende Band setzt sich das Ziel, außer zu den allgemeinen sprachtheoretischen Aspekten einen Beitrag zu einem Teilbereich der Germanistik, der Graphematik und „Lautlehre“ des Frühneuhochdeutschen, zu leisten. Ausgangspunkt und Materialsammlung der Untersuchung ist der Text „*Reisen und Gefangenschaft*“ von Hans Ulrich Krafft (1616), der etwa 150.000 Lexeme umfaßt. An Hand der Analyse dieses aus verschiedenen Gründen günstig gewählten Textes ist der Verf. bestrebt, einerseits einige theoretische und methodologische Fragen zu lösen oder ihre Lösung anzudeuten und andererseits eine Teilgrammatik des analysierten Textes zu erstellen. In methodologischer Hinsicht ist die Arbeit vor allem insofern interessant, als der Verf. zu seinen statistischen Angaben der linguistischen Grundeinheiten mit Hilfe von elektronischen Rechenanlagen gekommen ist, so daß er zuverlässige Zahlenwerte bieten kann.

Den beiden Hauptkapiteln, die das Textmaterial analysieren, geht eine Einleitung (1–36) voraus, in der sowohl der Text und der Autor des Textes, als auch die grundlegenden theoretisch-methodologischen Fragen einer solchen Betrachtung gründlich und prinzipiell behandelt werden. Aus dem Umfang der angedeuteten Problematik wollen wir wenigstens dasjenige herausgreifen, was z. B. die Relation zwischen dem Schriftzeichen und dem gesprochenen Laut, sowie die Anwendungsmöglichkeiten der elektronischen Rechenanlagen bei der Lösung linguistischer Probleme betrifft. Die methodologische Darlegung setzt mit den allgemeinthoretischen Überlegungen ein, die bei der Analyse eines schriftlich fixierten Textes entstehen können und reichen bis zu Überlegungen, die mit dem untersuchten Text unmittelbar zusammenhängen. So setzt sich der Verf. z. B. mit den Ansichten über das Verhältnis von gesprochener und geschriebener (schriftlich fixierter) Sprache auseinander, indem er die amerikanischen Deskriptivisten kritisiert, weil sie in der Nachfolge von L. Bloomfield geneigt waren, die geschriebene Form der Sprache als völlig sekundär zu betrachten. In seinen Ausführungen zu dieser Problematik stützt er sich unter anderem auf die theoretische Grundlage von J. Vachek, der mit Recht die Eigenständigkeit der geschriebenen Sprache betont und die Existenz beider Normen als linguistische Tatsachen anerkennt, wobei jede von ihnen ihre eigene Funktion hat. In diesem Zusammenhang ist P. auch bestrebt, den inhaltlichen Umfang des Terminus „Graphem“ auszuleuchten und seinen Geltungsbereich gegenüber dem „Phonem“ abzugrenzen. An dieser Stelle wäre methodologisch zu bemerken, daß die Einbeziehung des paläographischen Aspektes nicht immer zu einem „getrennten Objektbereich“ führen muß. Es ist zwar zutreffend, daß die graphematische Ebene als System nicht ignoriert werden darf und daß ein direkter Übergang zu den Lautwerten des Textes methodologisch nicht richtig wäre, aber das vom Verf. gestellte Postulat „... alle Texte der zu